

RELATIONS FAMILIALES

Et si on laissait les petits garçons faire de la danse en paix ?

Vivre dans une société sexiste implique de voir le masculin valorisé. Alors, quand des petits garçons font le choix inverse, celui de se tourner vers des activités traditionnellement attribuées aux filles, ils en payent le prix.

Il en a de la chance, le petit Lucas : sa mamie, Valérie, est une sacrée couturière. Depuis tout gamin, il la regarde ajuster les ourlets, créer des pièces et réparer des robes de mariée, des étoiles plein les yeux. Alors, un jour, il a pris son courage à deux mains et lui a enfin demandé si elle voulait bien lui apprendre. Au début, Valérie était un poil réticente, surtout effrayée qu'il se blesse avec la grosse machine à coudre. Mais elle a fini par craquer devant les supplications de Lucas. À sept ans, il s'est donc installé, pas peu fier, derrière la fameuse machine. D'abord, il a confectionné un cabas refermable pour que sa sœur puisse emmener sa maison de Barbie et tous ses accessoires avec elle. Ensuite, il s'est attelé à la réalisation d'une robe pour sa mère. Et en ce moment, du haut de ses huit ans, il crée entièrement la robe que sa sœur portera lors du Réveillon, tissu brillant, sequins et voile noir. Rien que ça !

Quand elle parle de son petit-fils, Valérie a les joues qui rosissent de fierté et de tendresse. Elle ne lui passe pourtant rien et à la moindre erreur, il doit recommencer depuis le début. « Mais c'est comme ça qu'il apprend. » Dans sa famille, cependant, tout le monde ne semble pas aussi ravi. Lorsque le même a présenté ses ouvrages à table lors d'un repas, les plus vieux ont grincé des dents. « Attention hein, s'il continue comme ça, il va finir... » L'insulte homophobe est restée en suspens, mais Valérie l'a bien saisie, la mère du même aussi. « Lucas, je ne crois pas qu'il ait compris, mais forcément, d'entendre la désapprobation, ça a dû le blesser. » Aujourd'hui encore, quand elle en parle, la mamie est furieuse. Le petit bonhomme, lui, continue son chemin.

Quand il avait le même âge que Lucas, Florian a arrêté la danse. Il avait commencé trois ans plus tôt, à l'occasion d'un cours d'éveil couplé à des leçons d'arts plastiques et de musique. Et il était « à fond dedans, dans le Modern Jazz surtout », se souvient Hélène, sa maman. À tel point qu'il fallait pousser les fauteuils pour qu'il transforme le salon en dancefloor à l'heure de l'émission Danse avec les stars. Mais quand sa professeure lui a conseillé de s'essayer au classique pour s'assouplir, il a froncé le nez. « J'ai pas envie de mettre des collants », a-t-il expliqué à sa mère.

L'insulte comme sanction à la transgression

Ce n'est pas pour rien que ces petits garçons encaissent les remarques désagréables et craignent les regards désapprobateurs. Car en choisissant de pratiquer des activités d'ordinaire réservées aux filles, ils transgressent, comme l'explique la docteure en sciences sociales et diplômée en études de genre, Caroline Dayer. « Avant de parler de transgression, il faut se demander par rapport à quoi elles s'effectuent, pose-t-elle d'emblée. Il est nécessaire d'entrer sur le terrain des stéréotypes de genre, attribués en fonction du sexe assigné à la naissance. » On distingue ainsi les activités dites masculines ou féminines, comme jouer au football ou à la poupée, et les expressions de genre, vêtements ou longueur de cheveux, par exemple. « C'est une assignation sociale qui n'a rien de naturel. Socialement, on a décidé que certaines actions étaient attribuées aux filles ou aux garçons. » Une fois cette distinction effectuée, une hiérarchisation s'opère. « Dans notre société, ce qui est considéré comme masculin est valorisé par rapport à ce qui est considéré comme féminin. À partir de là, quel est le coût de la transgression ? » En clair, qu'est-ce qui arrive aux gamins qui refusent de se plier à ces injonctions ?

« Le petit garçon qui aime la couture ou la Reine des neiges va être sanctionné, détaille la docteure Caroline Dayer. Les sanctions les plus courantes sont les injures ou les moqueries, qui peuvent venir des enfants mais aussi des adultes. Il va se prendre un mélange de sexisme et d'homophobie. "Il fait ça, il aime ça, donc il n'est pas vraiment un garçon". On lui envoie un message : que fais-tu ? Pourquoi tu transites dans le mauvais sens ? Car il va du côté de ce qui est dévalorisé, puisque associé au féminin. » Si les filles choisissant des activités traditionnellement attribuées aux garçons es-suient aussi ces rappels à l'ordre, les gamins, en allant vers le féminin déconsidéré, se révèlent perdants sur tous les plans.

À l'instar de Tristan. L'ado, particulièrement doué pour la danse, est repéré puis recruté par un Centre chorégraphique national. L'école où il a appris ses premiers entrechats en est si fier que la directrice fait applaudir sa réussite par toute la salle lors du gala de fin d'année. Sauf que, pour intégrer le prestigieux ballet, Tristan va devoir changer

d'établissement scolaire. Et quitter le cocon de sa petite ville où « tout le monde se connaît, les enfants ont grandi ensemble et venaient même voir ses spectacles », résume sa mère. Dans son nouveau collège, un prof a un jour le malheur de révéler qu'il est danseur, comme un seul autre ado de l'établissement. S'en suivent les insultes, les boulettes balancées dans le dos et les affaires jetées en pleine figure. À l'internat, les plus vieux, scolarisés eux aussi dans des filières sportives comme le foot ou l'athlétisme, mais au lycée, tentent de le rassurer. Ils lui disent de tenir le coup et lui proposent même d'aller en découdre avec ses bourreaux. Mais rien n'y fait.

« L'internat nous a prévenus que le soir il pleurait, qu'il ne voulait plus manger. Un jour, il m'a appelée en me disant que si je ne venais pas le chercher, il allait se sauver », se souvient Nathalie, sa maman. Tristan revient alors à la maison, la confiance en lui en moins, le sentiment d'échec en plus. Heureusement, sa famille l'entoure et ses anciennes partenaires de danse se réjouissent de son retour. Dans son entourage, personne ne l'a jamais jugé et tout le monde le soutient. Mieux encore, ils en sont tous sacrément fiers. « Au début, en tant que maman, quand il m'a dit qu'il voulait faire de la danse, j'ai pris ça à la rigolade, se souvient sa mère. Je l'avais même inscrit au judo ! Mais il passait Billy Elliot en boucle, alors... »

"Après, on grandit, ça devient plus facile"

Le collège n'a pas été facile non plus pour Florian. Après avoir décidé d'arrêter la danse car il ne voulait pas porter de collants, il a fini par reprendre les cours à l'âge de 13 ans. « On a eu une discussion ensemble, il s'en fichait de ce que pouvaient penser les autres », se rappelle sa mère. Le danseur résume : « À 13 ans, j'ai eu envie de faire ce que je voulais. » Pourtant, il n'en parle pas trop au collège et évite de partager des vidéos de ses chorégraphies. « J'ai eu droit à des petites remarques. Ce n'était pas horrible, pourtant ça me peinait. Mais j'avais ce petit rendez-vous dans la semaine qui me faisait du bien, je ne voulais pas arrêter pour entrer dans la norme. Et puis, après on grandit, ça devient plus facile. » Le jeune homme s'affirme et entre au lycée où les comportements s'avèrent beaucoup plus tolérants. Contrairement à cet ami de sa

mère qui ne se gêne pas pour faire des remarques homophobes devant elle.

« Ça, j'en ai entendu. Pas du tout dans notre famille, au contraire, mais auprès de connaissances qui se permettaient certaines réflexions. Alors que pour moi, ce qui compte, c'est que mon gamin s'éclate ! En tant que parents, on est là, on accompagne, on a toujours soutenu les choix de nos enfants. J'ai même invité des collègues à venir le voir en spectacle, tout le monde se rend compte à quel point il est magnifique

sur scène. Moi, je suis contente qu'il ait choisi la danse », s'attendrit Hélène.

S'il s'amuse de l'enthousiasme de sa maman, Florian, désormais étudiant sait qu'il doit aussi beaucoup à ses professeurs. « J'ai suivi plusieurs stages avec des profs qui étaient des hommes, ça m'a permis de m'identifier. J'y ai aussi croisé des élèves garçons. Ça m'a conforté dans l'idée que je n'étais pas le seul. » La présence de modèles s'avère en effet essentielle, selon la docteure Caroline Dayer. « Ils permettent aux enfants de se

projeter dans certaines filières. Ils peuvent s'identifier et sentent légitimes dans leur activité. Il reste très différent de dire "il existe des professeurs de danse hommes" que d'effectuer un stage avec. Les enfants et ados imitent ce qu'ils et elles voient, il est primordial d'incarner l'ouverture dans les actions. »

Peut-être qu'un jour Florian, Tristan ou Lucas serviront à leur tour de modèles à des petits gars plein de rêves.

Par Cécile Andrzejewski